

Vérité historique et fiction romanesque dans *Les Fers de l'absence* d'Hélène Kaziendé

Chaibou DAN INNA¹

Résumé

Les Fers de l'absence d'Hélène Kaziendé a des liens indéniables d'intertextualité avec *Souvenirs d'un enfant de la colonisation* de son père, Léopold Kaziendé. Nous voudrions ici, par la mise en exergue de l'imbrication des faits historiques et de la fiction, démêler l'écheveau du fait réel et de l'imagination créatrice et nous interroger sur le statut générique de cette œuvre qui, malgré son ancrage historique et culturel parvient à avoir une résonance universelle.

Mots-clés : histoire, réel, fiction romanesque, imagination créatrice, écriture.

Historical truth and romantic fiction in *Les Fers de l'Asence* by Hélène Kaziendé

Abstract

Hélène Kaziendé's *The Irons of the Absence* has undeniable links of effectiveness with his father, Léopold Kaziendé's book, *Memories of a Colonization Child*. Here, by highlighting the interweaving of historical facts and fiction, we would like to untangle the skein of the real fact and the creative imagination and we ask ourselves about the generic status of this work which, despite its historical and cultural roots manages to have a universal resonance.

Keywords : History, real, romantic fiction, creative imagination, writing.

Introduction

Les Fers de l'absence de la romancière nigérienne Hélène Kaziendé a été publié en 2011 aux Editions L'Harmattan. Il a été unanimement salué par la critique comme le premier roman nigérien véritablement politique, en raison de ses qualités littéraires indéniables et de l'analyse qui y est faite de la situation socio-politique

¹ Université Abdou Moumouni, Niamey Niger

d'un pays imaginaire, le Wirfaaba. Il peut être qualifié de roman de la déception en comparaison des œuvres romanesques de désenchantement qui, à partir de 1968, avec *Le Devoir de violence* (Seuil, 1968) de Yambo Ouologuem, *Les Soleils des indépendances* (Seuil, 1970) d'Ahmadou Kourouma, puis les romans d'Alioum Fantouré (*Le Cercle des tropiques*, Présence Africaine, 1972), de Sony Labou Tansi (*L'Anté-peuple*, Seuil, 1983) et de bien d'autres, ont fait une critique au vitriol de la gouvernance africaine postcoloniale. Mais, alors que les romans du désenchantement avaient pour cible les pères de l'indépendance et les prétoriens qui leur ont succédé, *Les Fers de l'absence* s'attache à dénoncer les combattants de la démocratie et de la liberté qui, après avoir lutté pour le multipartisme et les droits de l'homme, après avoir été source d'espérance réelle pour leur peuple, ont oublié leurs serments pour chausser les pantoufles des dictateurs qu'ils n'avaient eu cesse de vilipender.

Ce roman a une prise indéniable sur le réel. Le cadre de son action renvoie, incontestablement, à la vie politique de l'Afrique contemporaine. Hélène Kaziendé a su y forger tout un univers et par des références transparentes inscrites dans le texte romanesque, décrire la situation socio-politique de nombreux pays africains, du Niger particulièrement. On y discerne ainsi l'allusion au combat mené par Diouri Hamani, le premier Président de la République du Niger, pour la revalorisation du prix des matières premières, « la revalorisation des termes de l'échange » comme il disait à l'époque. On pense aux années 1980, lorsque, sous le régime du Général Seyni Kountché, l'occultisme et la magie allaient de pair avec la gestion du pouvoir et la conduite des affaires de l'Etat, Amadou Oumarou dit Bonkano étant devenu l'éminence grise du régime. On lit en filigrane dans le texte les luttes estudiantines des années 1990 pour la démocratisation du pays ainsi que la volonté, en 2009, du Président Mamadou Tandja, de prolongation du mandat présidentiel au-delà des délais constitutionnels.

Si les rapports de l'œuvre avec l'histoire sociale et politique du pays natal d'Hélène Kaziendé sont évidents, qu'en est-il de sa vie personnelle ? De prime abord, pour nous, *Les Fers de l'absence* est une fiction, basée sur des événements sortis de l'imagination créatrice de l'auteure. Cependant, la lecture des mémoires de Léopold Kaziendé, le père d'Hélène Kaziendé nous a permis de découvrir ce que nous pressentions intuitivement, à savoir qu'il y a une vérité de la fiction : l'œuvre

littéraire a très souvent des liens intimes avec la vie propre de l'écrivain et des rapports avec la réalité ambiante. Il y a, à l'évidence, un phénomène d'intertextualité entre *Les Fers de l'absence* et les mémoires de Léopold Kaziendé.

Nous voudrions ici montrer comment entre *Les Fers de l'absence* d'Hélène Kaziendé et *Souvenirs d'un enfant de la colonisation* de Léopold Kaziendé, les faits historiques s'entremêlent, s'imbriquent avec ceux résultant de l'imagination créatrice de l'écrivain. Nous aurons par des aller-retour constants entre l'œuvre de la fille, *Les Fers de l'absence* et celle de son père, *Souvenirs d'un enfant de la colonisation*, à essayer de démêler l'écheveau du fait réel et de l'imagination créatrice, de la vérité historique et de la fiction romanesque. C'est cela qui nous amènera à nous interroger sur la complexité de cette œuvre qui mêle vie personnelle, faits réels et fiction : s'agit-il d'une biographie, d'une autobiographie ou d'une œuvre au statut générique hybride, un roman politique s'inspirant de faits réels qu'il entremêle à la fiction pour avoir une résonance universelle ? Il n'est pas inutile pour y répondre de faire un bref rappel des événements historiques qui ont marqué la vie politique du Niger contemporain.

1. La réalité et la fiction

Le 3 Août 1960, le Niger accède à l'indépendance (Martin, 1991 : 29). Il est dirigé par Diori Hamani mais aux yeux de l'opinion, c'est un pouvoir partagé entre trois figures politiques majeures ayant participé ensemble à la lutte pour l'indépendance : Diori Hamani Chef de l'Etat, mais aussi Boubou Hama, Président de l'Assemblée Nationale et Diamballa Yansambou Maiga, Ministre de l'Intérieur. Léopold Kaziendé, compagnon de route de Diori et militant actif du Rassemblement Démocratique Africain(RDA) fait partie du 1^{er} Gouvernement de la République et il le restera jusqu'à la chute du régime en 1974 après avoir occupé les postes de Ministre des Travaux Publics, Mines et Urbanisme (août 1960-novembre 1965), des Travaux Publics, Transports, Mines et Urbanisme (janvier 1970) puis des Affaires Economiques, Commerce et Industries (novembre 1970) et enfin de Ministre d'Etat chargé de la Défense Nationale (1972-1974).

Le régime de la 1^{ère} République va durer quatorze années au terme desquels il est renversé par un coup d'Etat militaire à l'instigation du Lieutenant-Colonel Seyni Kountché. Le coup d'Etat a lieu dans la nuit du 15 avril 1974 à deux heures du

matin. Les principaux dignitaires du régime, notamment le Président de la République, le Président de l'Assemblée Nationale et les ministres, dont Léopold Kaziendé, ministre de la Défense Nationale, sont arrêtés la même nuit et envoyés en détention dans différentes prisons du pays. Kaziendé se retrouve avec Boubou Hama comme compagnon de cellule, tant à Niamey, les premiers jours du coup d'Etat, dans les villas du Conseil de l'Entente, qu'à Agadez pendant près de deux ans.

Une Commission Spéciale d'Enquête et de Contrôle est mise en place par le nouveau régime pour la vérification des biens des personnalités déchues. Elle procède, à l'issue d'une enquête sommaire, à l'expropriation de leurs biens qui sont versés dans le patrimoine de l'Etat. La ferme du ministre Kaziendé en fait partie.

Léopold Kaziendé restera en détention huit longues années, de 1974 à 1982. A sa sortie de prison, il s'attèlera à la publication de ses mémoires, publiés en 1998 aux Editions Assouli sous le titre de *Souvenirs d'un enfant de la colonisation* et dont maints éléments sont repris dans l'ouvrage d'Hélène Kaziendé.

Le récit fictionnel des *Fers de l'absence* retrace la trajectoire politique de Wadou et de ses amis Kanta et Boubacar. Ensemble ils ont rêvé de liberté pour leur pays, le Wirfaaba² :

Ils rêvaient ensemble de changer le monde, méditaient sur l'avenir du continent, tenaient tête à quiconque voulait les affronter sur n'importe quel sujet concernant leur pays, le monde ; ils lisaient Guevara, discutaient des pensées de Pascal, commentaient les citations de Mao, disséquaient les textes de Sartre, dissertaient sur Nietzsche (LFA : 30)

Ils créèrent un parti pour l'avènement du changement dans leur pays :

Avec ses amis Boubacar et Kanta et avec d'éminents intellectuels du pays, ils créèrent le premier parti d'opposition, le Front progressiste nationaliste, FPN, Tun Ni Laabo Se.

Liés depuis quelques années par leur solide amitié, très proches et complices, motivés par le vaste chantier que représentait leur pays qu'il fallait reconstruire, ils luttèrent ardemment pour que ce dernier accouche enfin du changement que leur peuple dans son ensemble revendiquait. Ils partageaient ensemble les mêmes rêves,

² Qui signifie « Aidez-nous »

les mêmes idéaux, ils étaient le ferment dont le peuple avait besoin pour conduire son peuple au creux de son destin (LFA : 111).

Leur lutte fut couronnée de succès et leur parti gagna les élections :

Kanta, qui était l'homme le plus charismatique du groupe et du part FPN, fut plébiscité par le peuple lors des premières élections démocratiques. Il se retrouva avec ses camarades de lutte aux commandes du pays. (LFA : 37)

Mais avec les années, il y eut chez Kanta, devenu Chef de l'Etat, dilution des nobles idéaux qui avaient guidé son combat et celui de ses camarades. Ayant goûté aux délices du pouvoir, Kanta n'avait pas du tout envie de le quitter. Il se résolut donc à le garder en emprisonnant à tours de bras tous ceux qui pouvaient constituer un obstacle à son entreprise et surtout qui pouvaient, par leur présence, lui rappeler la trahison de leurs idéaux communs. Ses anciens amis sont accusés de complot et emprisonnés. Wadou est déporté aux portes du désert à Bulala³, où il subit les pires tortures et finit par y succomber. C'est en prison qu'il écrit son journal retraçant son compagnonnage avec Kanta et Boubacar et les circonstances de son mariage avec Raya.

Au fil des ans, la colère du peuple Wirfaaba gronde et s'enfle face à la dictature et à la volonté affirmée de Kanta de rester au pouvoir. Un jour, la révolte populaire finit par terrasser le régime. De manière prémonitoire, Hélène Kaziendé décrit la fin tragique du dictateur, en tous points, comparable à celle de Kaddafi :

Kanta entendait des voix, s'entrechoquant, se répondant, s'enflant. Les cris, les hurlements, les bruits des meubles sauvagement renversés s'entrecroisaient, touffus, serrés. Il tremblait de tous ses membres d'épouvante primaire. Il se replia dans un coin, se fit tout petit. Elliptique. Le jeu avait changé, avec de nouvelles règles. On hurlait, on l'accablait de reproches, on l'inondait d'invectives, les dards lui pénétraient la chair, la déchiraient. Il se saisit d'un drap jeté à terre pour se couvrir la tête. On le lui arracha violemment. Spectacle tragique. Issue fatale. On dit : quiconque taquine un nid de guêpes doit savoir courir. (LFA : 165)

Le roman *Les Fers de l'absence* est dominé par deux figures exemplaires, celle de Wadou Lemviré, l'ancien compagnon de route de Kanta et celle de Raya, son

³ Qui signifie « La cravache »

épouse, qui supporte avec stoïcisme et une dignité sans commune, l'épreuve de la séparation d'avec son mari.

Raya élève ses deux enfants avec son seul salaire d'enseignante, obligée d'effectuer des heures supplémentaires pour pouvoir payer son loyer et faire face aux charges du foyer. L'emprisonnement de son mari, autrefois homme de pouvoir, la confronte à l'ingratitude des hommes mais aussi à la solidarité de certains d'entre eux. Ainsi, YaoviSoubo, qui avait été maintes fois aidé par Wadou, lui tourne le dos et l'oblige à quitter la chambre qu'elle avait en location. Seule Maï, son amie de toujours, lui montre de la sollicitude, l'accueille avec gentillesse et lui offre l'hospitalité.

A ces deux figures majeures, il faut ajouter celles de Bramah, l'éminence grise du régime de Kanta, mais aussi celle de Rawa, jeune militaire progressiste qui, après avoir été à la tête d'une insurrection populaire, parvient à mettre à bas le régime dictatorial de Kanta et donne enfin au peuple l'espérance d'une ère nouvelle, transformant le pays de Wirfaaba⁴ en Gabité⁵.

2. Une intertextualité évidente

Les personnages et l'action des *Fers de l'absence* renvoient indéniablement à des faits historiques qui sont régulièrement survenus dans les pays africains comme les révoltes estudiantines et les coups d'Etat militaires. Le lecteur nigérien ne peut s'empêcher de faire un rapprochement entre la figure de Bramah et celle d'un personnage important du régime de Kountché, Amadou Oumarou dit Bonkano : Bramah, dans le roman, comme Bonkano, dans la réalité, sont des hommes exerçant une très grande influence sur le chef de l'Etat, l'amenant sous le prétexte de complots imaginaires à s'éloigner de ses plus vieux amis et de ses premiers collaborateurs et même à les emprisonner. Le lien peut ici être fait avec le coup d'Etat de Seyni Kountché contre le régime de Diori Hamani et surtout avec le limogeage en 1978 du Colonel Idrissa Harouna, ami de Seyni Kountché et une des chevilles ouvrières des événements du 15 Avril 1974.

Puisque les rapports de l'œuvre avec l'histoire sociale et politique du pays sont évidents, qu'en est-il de la vie personnelle de l'auteur ? N'y a-t-il pas dans *Les Fers*

⁴ Qui signifie : « Aidez-nous »

⁵ Qui signifie « Nous sommes forts »

de l'absence une transposition de la vérité historique ? Ne peut-on, légitimement, mettre en relation *Les Fers de l'absence* et les éléments de la vie personnelle d'Hélène Kaziendé dont le père Léopold Kaziendé, ancien Ministre de Diori Hamani, a été emprisonné dans les geôles de Kountché pendant de longues années ? La figure de Wadou n'est-elle pas le reflet de la figure paternelle ? Et par extrapolation, Raya n'est-elle pas une image de la figure maternelle ?

Si en ce qui concerne Raya et ses enfants Madi et Koda, rien ne peut nous permettre de faire quelque rapprochement avec la vie réelle, tel n'est pas le cas du personnage de Wadou. Les points de similitude sont, en effet, nombreux, se rapportant à la vie de Wadou Lemviré qui peut être mise en parallèle avec celle de Léopold Kaziendé. Ainsi, à titre illustratif, il y a une similitude frappante entre ce que dit Wadou dans son journal au sujet de sa vie à Bulala et ce qu'écrit Léopold Kaziendé de son emploi de temps à Agadez :

7 heures : Ouverture des portes par le « Sarzan » chef de poste, toilette, petit déjeuner.

8heures : Cent pas à volonté dans la cour et ce, pendant une heure au plus.

9heures : Retour dans les chambres.

12heures : Déjeuner.

13heures : Retour dans les chambres.

18heures : Dîner.

19 heures : Retour dans les chambres, fermeture des portes par le « Sarzan », chef de poste. (LFA: 103)

Dans *Souvenirs d'un enfant de la colonisation*, le rythme de la vie carcérale de Léopold Kaziendé à Agadez est identique :

Les premiers jours, ces soldats qui accomplissaient leur devoir restaient silencieux, renfrognés sous leurs casques de combat et leurs lunettes contre le vent de sable. Moins d'une semaine après notre arrivée, l'emploi journalier et les consignes des chefs se confirmèrent.

Ouverture des chambres des détenus à 7 heures par le sergent-chef de poste.

Eau chaude apportée dans une bouilloire par un soldat en bleu de travail à la même heure.

Déjeuner préparé dans la chambre de Boubou et pris ensemble.

8 heures : cent pas, à volonté dans la cour et ce, pendant une heure au plus.

9 heures : chacun reste dans sa chambre et s'occupe comme il l'entend. Les portes restent ouvertes toute la journée. Les détenus peuvent se rendre visite à loisir, sortir pour aller au W.C.

12 heures : déjeuner pris ensemble dans la chambre de Boubou. Puis sieste.

18 heures : dîner pris ensemble chez Boubou.

19 heures : fermeture des chambres par le sous-officier, chef de poste (SEC : 149)

Les conditions de l'arrestation de Léopold Kaziendé par le lieutenant Cyrille Gabriel, accompagné du sergent Niandou, et celles de l'arrestation de Wadou par les gardawas sont identiques. Kaziendé reconnaît parmi ceux qui sont venus l'arrêter le sergent Niandou, un parent du Ministre Diambala Yansambou Maiga, qui avait l'habitude d'avoir recours à lui pour de petits services :

J'endossais donc mon grand boubou, accroché à un porte manteau, sortis et m'assis sur le siège d'une Land Rover bâchée, entre Monsieur Cyrille qui conduisait et qui sentait l'alcool à vingt mètres et celui qui rentra dans l'histoire ce jour-là sous le nom du sergent Niandou. (SEC : 134)

On retrouve dans *Les Fers de l'absence* de sa fille le même événement rapporté de manière romancée :

Lorsqu'ils vinrent chez moi me chercher, j'embarquai avec eux à l'arrière d'une voiture, une bâchée. On me fit asseoir sur l'une des deux banquettes entre deux jeunes gardawas qui sentaient l'alcool à vingt mètres et en face de nous il y en avait trois autres, parmi lesquels, personne ne le devinera jamais, le « sarzan » Madi (LFA : 92)

On peut aussi évoquer comme éléments d'intertextualité, le cas de la maladie contractée en prison par Léopold Kaziendé qui est pareil à celui de Wadou, les transfèrements en différentes prisons du pays dont tous les deux sont victimes l'un de Niamey à Agadez, l'autre d'Irtaabi à Bulala. Comme Kaziendé avec ses mémoires, Wadou écrit un journal dans lequel il rapporte ses années de détention et de souffrance ; comme Wadou, Kaziendé, Ministre, avait une ferme dans laquelle il comptait se retirer une fois qu'il aurait pris sa retraite politique. Comme Wadou, Kaziendé a vu sa ferme retirée par une Commission d'Enquête et de Contrôle à la suite du coup d'Etat du 15 avril 1974. Wadou Lemviré écrit de sa prison au

Président Kanta pour justifier comment il a acquis sa ferme avec ses économies, tout comme Léopold Kaziendé l'avait fait en écrivant au Président Kountché :

J'ai écrit une lettre à la commission où j'explique comment j'ai pu acquérir mon unique bien, ma ferme. La maison dans laquelle je vivais, ils peuvent la garder. Je voudrais surtout qu'on me rende ma ferme, cette terre, ma vie, dans laquelle j'ai investi toutes mes économies depuis que j'ai commencé à travailler.

J'espère que cette lettre parviendra à bon port et qu'on saura prendre les informations que je fournis et j'espère que mon dossier sera traité avec équité (LFA, 112).

La lettre de Wadou Lemviré au Président Kanta n'est-elle pas la reprise exacte de celle de Léopold Kaziendé au Président Kountché ?

« Monsieur le Président,

J'ai l'honneur d'attirer, très respectueusement, votre attention sur ce qui suit : l'ordonnance n°74-38 PCMS du 16 décembre 1974, confisque ma ferme de Saga et tout ce qu'elle contient. Cette confiscation procède du tableau publié par la commission de contrôle d'après lequel j'ai investi 61.152.510 francs, alors que mon revenu (économie de solde et loyer de maison depuis quinze ans) s'élève à 22.405.331 francs. Il en ressort une différence de 38.647.179 francs à justifier, correspondant à peu près à l'estimation de la ferme.

En fait d'investissement à partir de décembre 1958, je n'ai que ma maison du Terminus, ma ferme et ses aménagements [...] » (SEC :187).

De nombreux autres rapprochements peuvent être établis entre, par exemple, Kanta, le Président du Wirfaaba et Kountché, le Chef de l'Etat du Niger - on voit d'ailleurs que les deux noms (Kanta et Kountché) ont la même initiale, ce qui n'est pas un fait de hasard - , entre Bramah, le conseiller mystique de Kanta et Bonkano, celui du Général Seyni Kountché, entre Bertin Pascal, chargé dans *Les Fers de l'absence* de diriger la Commission d'Enquête et de Contrôle du Président Kanta et Gabriel Cyrille/Soulans dans celle du Président Kountché dans *Souvenirs d'un enfant de lacolonisation* de Léopold Kaziendé.

Il y a donc entre les deux œuvres, comme nous le dit Jean-Pierre Esquenazi (2009 : 19), une vérité de la fiction permettant le déchiffrement du monde réel :

L'une des raisons pour lesquelles nous apprécions les récits de fiction est que ceux-ci nous apparaissent parfois « vrais », c'est-à-dire qu'ils contiennent une

« vérité » qui concerne non le monde imaginaire proposé par la fiction mais le monde réel dans lequel vit le destinataire de la fiction.

Quelle lecture faut-il donc faire de ce récit ?

3. Quel statut générique pour *Les Fers de l'absence* ?

Ce que nous venons de voir nous amène à nous interroger sur la classification normative qu'on pourrait faire des *Fers de l'absence* et sur les rapports à établir, à son sujet, entre biographie, autobiographie et roman.

Les Fers de l'absence serait-il la biographie de Léopold Kaziendé ? La réponse est négative. Il y a certes, dans les *Fers de l'absence* des références à la vie du père de l'auteur mais ce n'est pas pour autant que cette œuvre est une biographie. Dans une biographie, nous avons affaire à des faits réels, à des personnages à la vie attestée et ayant une dimension historique. Or, dans *Les Fers de l'absence*, les personnages ne sont pas désignés sous leurs noms véridiques. Même si Wadou Lemviré représente la figure du père, pour que *Les Fers de l'absence* soit classé comme œuvre biographique, il eût fallu que le personnage principal fût appelé de son vrai nom, c'est-à-dire « Léopold Kaziendé », ce qui n'est pas le cas.

Il y a ensuite dans l'œuvre une floraison de personnages fictifs comme Yaovi Soubo, Raya, Mai, etc. qui renvoient probablement dans l'esprit de l'auteur à des personnages de la vie réelle mais qui ne sont pas identifiables par le lecteur.

Les Fers de l'absence est-il une autobiographie ? Evidemment, non. De même que cet ouvrage ne peut être considéré comme « biographie », de même on ne peut le classer parmi les œuvres autobiographiques. En effet, l'autobiographie est,

Un récit rétrospectif qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité. Pour qu'il y ait autobiographie, il faut qu'il y ait identité de l'auteur, du narrateur et du personnage. (Lejeune : 1995,14)

Dans l'autobiographie, le discours narratif est tenu par l'auteur lui-même et non une tierce personne ; il raconte l'histoire de sa vie en usant de la première personne du singulier, en disant « je ». Or dans *Les Fers de l'absence*, nous avons deux narrateurs et le roman est constitué de deux parties. La première partie est à la troisième personne ; c'est un récit hétéro-diégétique avec une focalisation zéro. Il

n'y a aucune restriction du champ et la vision du narrateur est illimitée. La deuxième partie est le « Journal de Wadou » où le personnage qui relate sa vie en prison fait usage de la première personne du singulier.

En conclusion, on peut dire que *Les Fers de l'absence* ne relève ni de la biographie ni de l'autobiographie, c'est une œuvre de fiction dans laquelle l'auteure a su intégrer éléments fictionnels et faits factuels relevant de l'histoire du pays et de la vie de son père, par un phénomène d'intertextualité entre le roman et les mémoires de Léopold Kaziendé.

4. L'écriture des *Fers de l'absence*

Hélène Kaziendé procède, dans *Les Fers de l'absence*, à une transfiguration de la réalité ainsi que des personnages. On reconnaît de manière déductive par différents procédés stylistiques l'inscription dans le réel des lieux, des événements et des hommes qui servent de matériau premier à la fiction :

Tout roman réaliste se présente comme une tranche de vie, découpée dans l'histoire de personnes réelles appartenant à notre univers (...). Il se sert souvent d'une intrication entre histoire(réelle) et histoire du roman par le biais de personnages « référentiels » apparaissant dans le texte au milieu de personnages fictifs d'événements retenus par l'histoire qui constituent des jalons, des lieux où se sont déroulées ces actions. (Reuter : 2000, 134)

Le pays qui est décrit, le Wirfaaba, pourrait bien être le Niger sans que cela soit affirmé avec précision :

Un pays très contrasté qui offre des perspectives extraordinaires, un pays où les flots bleu azur dans leur majestueuse immensité rivalisent de beauté avec la nudité somptueuse d'un désert extraordinaire, presque unique au monde, qui attire toutes les convoitises de par ses ressources minières inépuisables et sa beauté incomparable » (LFA :10)

Par différents procédés, même les figures les plus facilement identifiables sont transformées. Parfois, un personnage est fait de traits appartenant à différents personnages historiques. Ainsi Bertin Pascal est-il Cyrille Gabriel ou Soullans ? Kanta est-il Kountché, Tanja ou un autre chef d'Etat africain ? Wadou, le

personnage principal des *Fers de l'absence* peut-il être confondu à Kaziendé ? Irtaabi est-elle Niamey ou Lomé ?

Les Fers de l'absence s'ouvre sur la description d'une ville, Irtaabi, capitale de l'Etat de Wirfaaba. Ce sont des éléments onomastiques qui donnent les clés du cadre de l'action en permettant de le situer géographiquement. En effet, les noms de la capitale comme de l'Etat sont en langue zarma, langue nigérienne par excellence, traduisant métaphoriquement le désespoir des populations qui y vivent.

Le texte est traversé d'expressions propres aux langues nigériennes (haoussa, fulfuldé, zarma) et aux cultures du terroir: Irtaabi (Nous souffrons) Wirfaaba (Aidez-nous) Zozofada (Palais de justice), Bulala (Cravache), Irkoybeeri (Dieu est grand), Fitina (Désordre), Nassareylabu (Pays des Blancs), Koda (Benjamin), Darga (Querelle), Tun Ni Laabo Se (Redresse ton pays), Gardawa (Gardes), Gabité (La force est revenue), etc.

Ces éléments linguistiques renvoient à un contexte géographique identifiable à celui du Niger par la description qui est faite du Wirfaaba, pays de contrastes, constitué, comme le Niger réel, d'une partie méridionale en zone sahélienne et d'une zone septentrionale en plein Sahara:

Singulier Wirfaaba! un pays très contrasté qui offre des perspectives extraordinaires, un pays où les flots bleu azur dans leur majestueuse immensité rivalisent de beauté avec la nudité somptueuse d'un désert extraordinaire (LFA : 9)

On reconnaît aussi Agadez dont le nom est transformé de manière anagrammatique en Zéguéda :

Zéguéda était une ville qui possédait un cachet particulier avec ses rues sablonneuses et ses maisons dont l'architecture révélait une grande originalité. Située à la lisière du désert, elle prospérait à l'époque médiévale grâce aux caravanes et aux caravansérails [...]. La grande mosquée avec son minaret pyramidal hérissé de pieux en bois était un magnifique exemple de l'architecture soudanaise (LFA : .60).

Ces quelques éléments montrent qu'il y a de la part de l'écrivain un véritable travail sur la langue, donnant raison à Edouard Breton qui, dans sa préface à *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire (Présence Africaine, 1947), faisait l'éloge du poète martiniquais au sujet de la capacité de celui-ci à trouver les mots justes pour

transmettre un message qui secoue le lecteur et le prend aux tripes par la puissance de ses mots :

Cette terre qu'il montrait et qu'aidaient à reconnaître ses amis, mais oui, c'était aussi ma terre, c'était *notre* terre que j'avais pu craindre à tort de voir s'obscurcir. Et on le sentait soulevé et, avant même de prendre plus ample connaissance de son message, comment dire, on s'apercevait que, du plus simples au plus rare, tous les mots passés par sa langue étaient nus. D'où chez lui, cette culmination dans le concret, cette qualité sans cesse majeure du ton qui permettent de distinguer aisément les grands poètes des petits. (Breton :1983, 79)

Ainsi la particularité d'Hélène Kaziendé et son originalité dans le champ littéraire africain, réside dans son écriture et sa manière d'aborder la langue française en poète d'expression française mais enracinée dans son pays, sa culture et ses langues.

On se souvient que, dans un article, Ndèye Bâ s'interrogeait à propos de *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane (Julliard, 1961) sur une question qui reste toujours d'actualité et qu'on peut, à maints égards, se poser au sujet de l'écriture d'Hélène Kaziendé et de nombreux écrivains africains s'exprimant dans une langue étrangère :

La problématique de l'écriture et des langues est un sujet d'envergure dans les études francophones, particulièrement celles africaines. Pour une discipline qui s'est définie depuis sa naissance comme un exercice de contestation et d'affirmation culturelle, la question linguistique, notamment l'usage du français, se trouve au cœur d'une contradiction de taille. Comment la littérature francophone peut-elle vraiment revendiquer une certaine diversité, une certaine différence et authenticité au même moment où elle fait allégeance à une langue qui, historiquement, s'est toujours investie d'une mission assimilatrice et civilisatrice ? (Bâ : 2011, 283).

Cette question est ancienne, les écrivains africains francophones ayant toujours entretenu des rapports complexes et parfois même ambigus avec la langue française. La génération des romanciers Cheikh Hamidou Kane, Camara Laye, Ferdinand Oyono, Mongo Béti a écrit dans un français limpide qui montrait leur maîtrise de la langue de l'ancien colonisateur. Ils parvenaient à montrer par les thèmes qu'ils traitaient la souffrance de leurs frères de race mais leur écriture n'était pas culturellement enracinée et on ne pouvait nulle part y déceler de référence à leurs langues maternelles.

A partir de la parution de *Devoir de violence* (Seuil, 1968), à l'écriture lisse et racée de la première génération d'écrivains francophones, est venue se superposer une écriture moins policée, moins respectueuse, plus agressive et plus triviale, d'auteurs comme Ahmadou Kourouma, Sony Labou Tansi, Tchicaya U'Tamsi. Dans les œuvres de ces derniers, l'écrivain semble dans une situation de conflit permanent avec une langue qu'il cherche à plier à sa volonté, pour la rendre plus conforme à sa pensée. De nombreux critiques ont ainsi parlé de « désacralisation » et de « viol » de la langue française. Cette thèse, soutenue par les écrivains eux-mêmes, a fini par déteindre sur toute la production critique pour être étendue à toute une génération d'écrivains, sinon à tous, d'autant plus que Sony Labou Tansi affirmait sur toutes les tribunes sa volonté de « tropicaliser » la langue française en la brutalisant au besoin par la création de néologismes, par des déformations syntaxiques et maints autres procédés stylistiques.

Ces dernières années ont vu l'émergence d'une nouvelle génération d'écrivains africains, plus à l'écoute, non de l'Afrique mais des cercles littéraires parisiens, qui essayent de se fondre dans les modes d'écriture des écrivains français pour séduire probablement le public occidental :

Désormais donc, ces écrivains préfèrent mélanger les cartes d'un récit jugé trop intelligible, et, pour certains, ils suppriment toute ponctuation et tout paragraphe. De même que la distinction entre narrateur, sujet, narrataire et autres acteurs du récit disparaît ou se brouille. Concernant le lexique, l'introduction très fréquente de l'argot ou des vocables africains locaux ajoute à l'opacité du texte ; cependant que la difficulté de lecture qui s'ensuit devrait être surmontée par des scènes d'extrême violence ou d'érotisme violent, qui désormais ont pour rôle d'épicer ces « nouveaux romans ». Si l'on aborde Kossi Effoui, Couao Zotti, Sami Tchak, Kagni Alem ou P. Nganang, pour ne citer qu'eux, on remarquera ces tendances à des degrés divers. Tendances auxquelles il faut ajouter « le refus de l'exclusivité du référent culturel » non pas francophone, mais africain au profit, constatons-le, des influences très française du nouveau roman (déjà dépassé en France) et du roman « hard » branché sur le sexuel et l'homosexuel (Kesteloot : 2007, 67).

Hélène Kaziendé ne fait partie ni de cette dernière génération de romanciers qui cherchent avant tout à plaire au public occidental par des trouvailles excentriques ni des écrivains comme Ahmadou Kourouma qui avaient des rapports d'agressivité et de violence à l'endroit de la langue française. Pour elle, écrire en

langue française n'est pas se connecter avec celle-ci mais être dans une relation symbiotique, prenant en compte la diversité de langues et de cultures de son pays. C'est ce qu'on constate dans *Les Fers de l'absence*.

Journaliste et écrivain, Hélène Kaziendé, née en 1967 à Niamey, est un écrivain à l'écriture métisse : elle a fait toutes ses études à Niamey où elle a obtenu ses diplômes à l'Université de Niamey. Installée depuis une vingtaine d'années à Lomé, dans le pays de son époux, elle est le symbole d'une interculturalité vivante : le père d'Hélène Kaziendé a pour langue maternelle le *moore*⁶, sa mère est peule et elle a grandi en milieu zarma et dans environnement culturel haoussa. Titulaire d'une maîtrise de lettres modernes, on ne peut s'étonner qu'elle soit l'artisane d'une hybridité heureuse de la langue qu'elle utilise dans ses œuvres. Elle est parvenue à réaliser dans son roman une œuvre d'un métissage culturel réussi, où la langue française et les langues nigériennes s'accordent avec bonheur pour donner un texte de grande poésie qui se caractérise par son rythme, sa musicalité et des images et proverbes tirés du substrat des cultures orales haoussa et zarma :

Il avait encore plu ce matin sur Irtaabi. Une pluie lourde, serrée qui était tombée drue sur la ville grelottante de peur, lourde d'appréhensions.

Irtaabi, c'est la capitale de Wirfaaba, ce pays où il est interdit d'être, où tout se tait et rien ne se dit, un pays pâtiné par des années d'inertie et de léthargie, où les nuits sont plus longues que les jours et les jours plus longs que les années. Un pays embrumé d'ombres et d'inquiétudes, qui, au sud, en ce début des pluies ployait, submergé par les eaux hivernales et qui au Nord se dissolvait, bu et comme happé par le dénuement et la dépossession (LFA :9).

A Irtaabi, où le temps s'est arrêté, tout est sans joie, sombre, terne, sans issue (LFA : 10).

Sous l'arbre à palabres, au centre du village, les hommes et les jeunes garçons se réunissaient par groupes d'âge pour bavarder, tout en travaillant de leurs mains au raccommodage d'un pagne, à la couture d'un boubou neuf, au rapiéçage d'un pantalon, à la réparation d'une puisette, à la fabrication d'un arc, d'une flèche, d'une nasse... Les occupations ne manquaient pas (LFA :24).

⁶ Langue parlée par les populations moose au Burkina Faso

La répétition étant le principe fondamental en poésie dans toutes les langues du monde, nous avons avec *Les Fers de l'absence*, un texte poétique en prose. Cette dimension poétique est renforcée par l'usage de proverbes et de procédés de narration orale, tirés des langues nigériennes, qui ponctuent le récit et s'y inscrivent de façon harmonieuse et toute naturelle :

-Ne dit-on pas : on peut obliger un chien à se coucher, on ne peut pas l'obliger à fermer les yeux ? (LFA :15).

-Alfari, on dit : seuls les masques comprennent le langage des masques (LFA :33).

-On dit que le monde aura beau changer, les chats ne pondront pas et on ne changera pas la place des taches d'un vieux léopard (LFA :33).

-Quand l'homme est couché sur le dos, lui disaient-ils, il ne doit pas cracher en l'air (LFA :40).

-On dit : se croire plus intelligent que son ami, c'est éteindre la flamme de l'amitié (LFA :95).

-On dit : la plaie causée par le couteau cicatrise, la plaie causée par la parole ne cicatrise pas (LFA :100).

-On dit qu'un ami ne devient jamais un ennemi, s'il le devient c'est qu'il n'a jamais été un ami (LFA : 105).

-On dit : son père n'a jamais disposé d'un ânon, mais il hérite d'un cheval (LFA :110).

-On dit : le feu qui brûle le fourré ne brûle pas les racines (LFA : 116).

-On dit : quiconque taquine un nid de guêpes doit savoir courir (LFA : 165).

-On dit : ce qui est plus fort que l'éléphant, c'est la brousse (LFA : 166).

-Que l'homme est peu de chose ! Si haut que parvienne une pierre lancée, c'est à terre qu'elle retourne. (LFA/ 166).

Ces proverbes qui parcourent le texte et qui sont dits, sur le style de la ponctuation du discours dans les langues nigériennes pour illustrer ou justifier une situation ou une affirmation, participent de sa tonalité orale et de son ancrage culturel en plus de la toponymie et de l'onomastique. L'intégration dans le discours de toutes ces marques des cultures nigériennes traduisent à l'évidence une hybridité heureuse et réussie dans l'écriture d'Hélène Kaziendé.

Conclusion :

Les Fers de l'absence de la romancière nigérienne Hélène Kaziendé a toutes les apparences d'une œuvre de fiction. Pourtant en la mettant en relation avec *Souvenirs d'un enfant de la colonisation*, les mémoires de son père Léopold Kaziendé, on constate qu'il y a des liens évidents entre les faits historiques et la fiction.

Ce roman est la traduction d'un traumatisme, celui subi par une jeune fille marquée par les années de souffrance de son père. L'absence dont parle Hélène Kaziendé dans *Les Fers de l'absence* est moins celle de Wadou Lemviré, le mari de Raya, que celle d'un père, aimé et idéalisé., injustement emprisonné et spolié de ses biens, Léopold Kaziendé.

L'art d'Hélène Kaziendé a été de se servir du matériau fourni par la vie de son père pour retracer un moment de l'histoire de tous les peuples du monde vivant sous l'oppression. C'est ce qui donne à l'œuvre sa dimension politique universelle par la dénonciation de la dictature et de ses injustices, la description de la souffrance humaine et les dérives de l'âme humaine sous la soif inextinguible du pouvoir.

Bibliographie :

BA N., « Le Plurilinguisme dans *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane » <https://uwo.ca.grelcef> (consulté le 5 mars 2020)

BARTHES R. et al, 1977, Poétique du récit, Paris, Editions du Seuil

BARTHES R. et al, 1982, Littérature et réalité, Paris, Seuil

BRETON A., 1983, « *Un grand poète noir* », préface à Aimé Césaire, Cahier d'un retour au pays natal, Paris, Présence Africaine, pp 77-87.

ESQUENAZI J. P. 2009, La Vérité de la fiction, Paris, Lavoisier

KANE C. H, 1961, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard

KOUROUMA A., 1970, Les Soleils des indépendances, Paris, Seuil

KAZIENDE H., 2006, Aydia, Paris, L'Harmattan,

KAZIENDE H., 2011, Les Fers de l'absence, Paris, L'Harmattan

- KAZIENDE H., 2019, *Le Jour en tribut*, sl, Publiwicz
- KAZIENDE L., 1998, *Souvenirs d'un enfant de la colonisation*, Porto Novo, Editions Assouli
- KESTELOOT L., « *Observations sur la nouvelle génération d'écrivains africains* » *Ethiopiennes*, numéro 78, 1^{er} semestre 2007, pp 65-73
- LEJEUNE P., 1996, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil
- MARTIN, F., 1991, *Le Niger du Président Diori*, Paris, L'Harmattan
- RAIMOND M., 1988, *Le roman*, Paris, Armand Colin
- REUTER Y., 2000, *Introduction à l'analyse du roman*, Paris, Nathan Université
- RAVOUX-RALLO E., 2006, *Méthodes de critique littéraire*, Paris, Armand Colin
- SONY L.T., 1979, *La Vie et demie*, Paris, Seuil
- SONY L.T., 1981, *L'Etat honteux*, Seuil
- SONY L.T., 1983, *L'Anté-peuple*, Paris, Seuil
- WELLEK R. et WARREN A., 1971, *La Théorie littéraire*, Paris, Seuil